

128.42

STAUB (Martial).

Les Paroisses et la cité : Nuremberg du XIII^e siècle à la Réforme. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2003, 343 p. (bibliogr., index, tabl., cartes, graph., glossaire) (coll. « Civilisations et sociétés », 116).

Tout en étant une des villes les plus grandes, les plus riches et les plus actives du Saint-Empire, la métropole de Nuremberg n'était dotée au Moyen Âge que de deux paroisses : Saint-Laurent et Saint-Sébal, de part et d'autre de la rivière Pegnitz. D'autres églises publiques existaient dans la ville, telle celle de l'abbaye Saint-Gilles, ou les chapelles des grands couvents et hôpitaux, mais les deux juridictions paroissiales demeuraient les cadres d'organisation religieuse de base. C'est dire qu'il s'agit de deux communautés considérables, aussi bien en ce qui concerne le nombre et la qualité sociale des fidèles impliqués que pour ce qui est de leurs intérêts et revenus financiers. Bien plus, les deux paroisses apparaissaient bien souvent comme un facteur de discorde dans la commune de Nuremberg dont l'unité devait être conquise de haute lutte. En même temps, leur taille en fit des interlocuteurs redoutables des autorités municipales, ces 'patriciens nurembergeois' qui à la fin du Moyen Âge avaient acquis un tel pouvoir qu'ils s'estimaient égaux aux familles nobles. Enfin, la Réforme prit tôt et profondément dans cette ville au carrefour des routes de commerce de l'Europe centrale et au rayonnement international.

L'interrogation de l'auteur, chercheur à l'Institut Max Planck d'histoire de Göttingen, se situe à l'intersection de ces données de base. En fait, ce sont deux interrogations étroitement articulées qui traversent l'étude. Comment les autorités municipales arrivèrent-elles à sauvegarder l'unité de leur commune devant le caractère centrifuge de l'organisation bi-paroissiale ? D'autre part, le lien étroit et les multiples interférences entre les paroisses et la commune de Nuremberg laissaient-elles encore une place propre aux fidèles ? Les paroisses n'étaient-elles pas des instruments de conformisme civique et moral et de bureaucratisation religieuse ? Ou bien furent-elles plutôt le creuset de changements culturels et de ce dynamisme foncier des laïcs qui fit le succès de la Réforme protestante ? Comment se fait-il qu'à la Réforme, la religion de la communauté paroissiale médiévale fût si rapidement transformée en religion civique ? Après une introduction à fort caractère théorique, parfois un peu surchargée à mon sens, l'A. reprend un à un, avec autant d'inventivité que de rigueur dans le traitement des sources de tous genres et aidé par une connaissance exemplaire de la bibliographie

dans les différentes langues modernes, les éléments du dossier pour instruire le procès d'une image vieillie de la paroisse médiévale et proposer une interprétation nouvelle. Celle-ci tourne autour de la conception d'une communauté paroissiale traversée de réseaux de solidarités qui s'exprimaient dans les fondations, les confréries et les œuvres. Ce sont ces solidarités mises en œuvre dans les fondations qui à la fois réalisaient la paroisse en tant que communauté vitale et émancipaient celle-ci à la Réforme de la tutelle cléricale. L'intérêt de cette analyse est avant tout que pour expliquer les mouvements spirituels du Moyen Âge finissant qui devaient aboutir à la Réforme elle ne se résigne pas à opposer une spiritualité nouvelle, proche de l'hérésie mais aussi féconde que moderne, à une structure et une vie ecclésiales dites sclérosées dont elle s'éloignerait à grands pas. Bien au contraire, elle cherche les sources du renouveau réformateur dans les modalités même d'une vie paroissiale ardemment vécue et soutenue par des laïcs motivés et généreux (fondations anniversaires, œuvres, quêtes, dons d'objets, etc., et jusqu'au rôle central de l'eucharistie). Tout ceci dans le prolongement du renouveau pastoral des XII^e-XIII^e siècles, dont cette étude réhabilite nettement les conséquences dans la longue durée des institutions ecclésiales.

C'est donc, en quelque sorte, l'histoire religieuse vue d'en bas, mais toujours de l'intérieur de la vie ecclésiale. La perspective n'est point celle d'une religion populaire qui s'opposerait au culte officiel mais bien plutôt celle du culte régulier tel qu'il était vécu par les laïcs suivant leur propre vision du monde. Du coup, le lien entre Moyen Âge et Temps Moderne est rétabli, et on comprend mieux comment la Réforme protestante et la Réforme catholique pouvaient jaillir d'un même réservoir spirituel. La question du choix pour l'une ou pour l'autre s'insère dès lors dans l'articulation de cette communauté avec les structures locales, les structures du pouvoir bien sûr, mais aussi les visées intellectuelles et spirituelles de la communauté dans son ensemble. À Nuremberg, ce fut précisément l'articulation de la vie des deux paroisses avec le pouvoir communal qui décida de la direction qu'y prit la Réforme. Elle s'avérait civique et protestante.

Willem Frijhoff.

128.43

TONDA (Joseph).

La Guérison divine en Afrique centrale (Congo, Gabon). Paris, Karthala, 2002, 243 p. (préface d'André Mary) (coll. « Hommes et sociétés »).

L'ouvrage écrit par J.T. est structuré autour de sept chapitres, d'une introduction et d'une